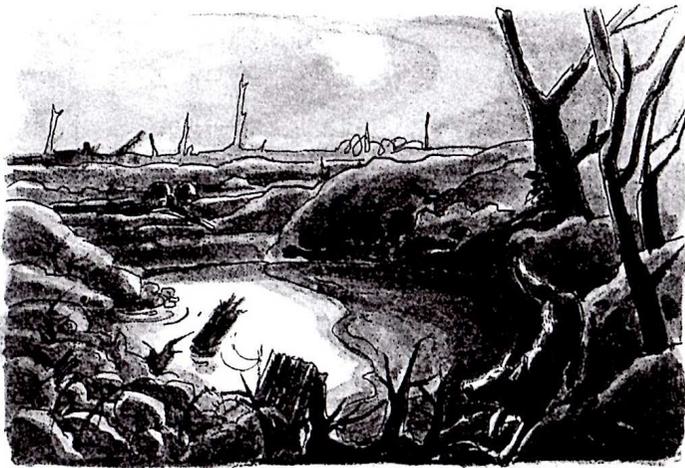


6

*Malgré le froid et le danger,
Mirliton accomplit sa nouvelle mission...*

Il est sept heures du soir, il fait déjà nuit. La campagne légèrement vallonnée ressemble à un gouffre sous les épais nuages que la lune éclaire par instants.

Mirliton, car c'est bien de lui dont il s'agit, parcourt les premiers kilomètres sans encombre. Le chien ne craint ni le froid ni l'humidité malgré le vent glacial qui s'est mis à souffler. Il doit d'abord longer les premières tranchées françaises. Il a pris le chemin le plus court. Mais le terrain est très accidenté. Par endroits, Mirliton fait des écarts pour éviter des trous d'obus remplis d'eau. L'obscurité le protège. Cependant, la bise est changeante, et quand elle chasse les nuages, un rayon de lune vient éclairer le chien qui court vers son objectif.



Par endroits, Mirliton fait des écarts pour éviter des trous d'obus remplis d'eau. L'obscurité le protège.

Le silence n'est troublé que par le souffle du vent qui remue çà et là les taillis. Un trou, plus profond que les autres, stoppe l'élan du chien. C'est un cratère creusé dans le sol par l'explosion d'un gros obus, et Mirliton est obligé de le contourner. Les oreilles à l'affût, il distingue tout à coup un bruit hostile. Un ennemi a tiré dans sa direction. Mirliton a été repéré. Les Allemands ont aperçu sa silhouette et le mettent en joue. Ils tirent plusieurs coups de feu. Un coup, deux coups... Le chien ne peut pas se dissimuler à l'endroit désert où il se trouve. Il est en grand danger. Le troisième tir l'effleure. Alors le chien s'écroule d'un bloc, comme si la balle l'avait atteint mortellement. Il ne bouge plus. Il attend. Il fait le mort. Les coups de feu cessent. Mirliton reste ainsi un long moment, allongé dans la boue sans faire le moindre mouvement.

Quand Mirliton sent que le danger est enfin écarté, il se relève et avance, ventre au sol, en rampant. Il n'y a pas de temps à perdre. Il doit rejoindre son fanion au plus vite. C'est la mission qui lui a été confiée. Bien sûr, Mirliton n'est qu'un chien, et il ne peut comprendre ce qu'est la guerre des hommes. Pourtant il sent qu'il doit bien faire ce qu'on lui a appris. Car c'est ce que les hommes attendent de lui. Mirliton, en bon chien, éprouve du bien-être à ressentir cette demande. Il va accomplir sa mission sans hésiter.

Dans la nuit noire et froide, le chien progresse vers son but. Enfin, au bout de son chemin, un peu en retrait, Mirliton aperçoit des silhouettes. Il approche... Il sent alors des odeurs familières qui lui arrivent par bouffées.

Le fanion... Au ras du sol, le repère est bien là. Déjà, trois soldats français de la 1^{re} section s'avancent vers le chien. Celui-ci se met tout à coup à japper joyeusement et il se précipite vers l'un des soldats. Mirliton a reconnu Bastien : son odeur, ses gestes.

Il poussé du bout de sa truffe la jambe de Bastien qui n'en revient pas.

- Mirliton, mon bon chien, dit-il.

Bastien caresse le chien. Maintenant il sait qu'on ne les a pas oubliés. Il est même sûr d'être sauvé.

Mais l'heure n'est pas aux retrouvailles.

Aussitôt, on détache le portefeuille dans lequel se trouve le message, et on le porte au lieutenant qui a repris connaissance. Il contient un plan qui leur indique comment modifier leur position en évitant le danger le plus immédiat.

Mirliton, qui a accompli sa mission, suit Bastien partout. Le jeune homme sent dans sa présence la chaleur des siens. Il sait que Mirliton devra bientôt repartir, mais cela ne l'inquiète pas. La présence fidèle et affectueuse du berger lui a redonné espoir.

À l'aube, après une dernière caresse, Mirliton est reparti. Il doit regagner son point de départ, le commandement situé à sept kilomètres à l'arrière.

Bastien et ses compagnons savent maintenant dans quelle direction il leur faudra rebrousser chemin.

L'ordre est donné à la section de Bastien de rejoindre une autre tranchée vers l'arrière.

À onze heures du soir, la pluie s'est remise à tomber, drue et froide.

- En avant !

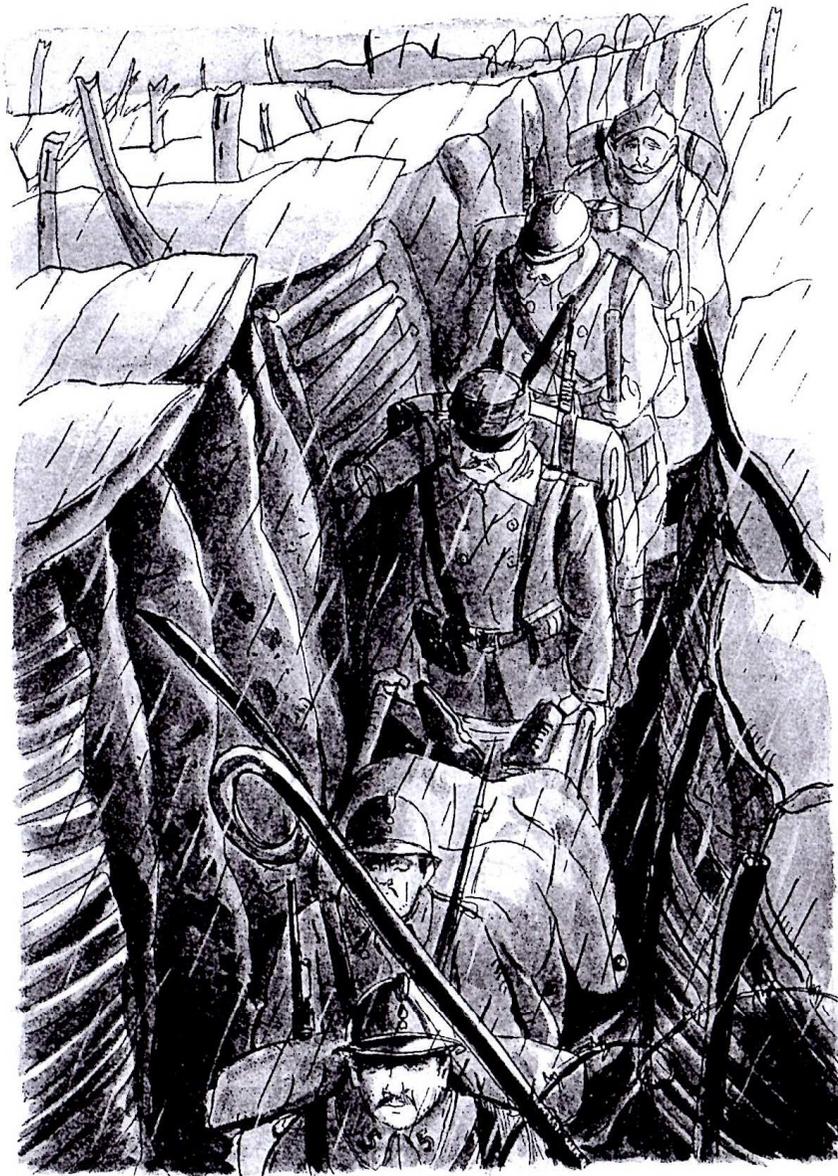
L'ordre est lancé. Il est temps pour la section de Bastien de se mettre en route pour changer de position. Le repli vers une autre tranchée va leur permettre de recevoir de l'aide.

Chaque soldat a rassemblé son **barda**. Bastien porte une partie du paquetage du lieutenant qu'on a installé sur une civière. La progression des soldats dans les **boyaux** creusés dans la terre est très pénible. La boue rend tous leurs déplacements difficiles. Elle leur colle aux godillots³, ralentit leur marche. À chaque instant, il leur faut faire attention car le sol glisse sous leurs pieds.

Bastien frissonne. Non seulement il fait très froid, mais l'humidité imprègne les vêtements qui collent à la peau malgré les capotes⁴ en laine. Bastien a l'impression d'être enserré dans des linges gluants et glacés. Très sales aussi. Car, dans les tranchées, tout manque. Ironie du sort, il n'y a pas d'eau pour se laver alors que le ciel déverse sur les soldats des vagues de pluie glaciale. D'ailleurs, le plus pénible, c'est qu'ils ne sont plus jamais secs. Rien ne les protège vraiment. Ils doivent pourtant avancer quoi qu'il arrive.

3. Godillots : chaussures militaires.

4. Capotes : grands manteaux.



- Allez !... Allez !

Les hommes avancent mécaniquement, prudemment. La fatigue se fait sentir, car la charge des paquets pèse lourd sur leurs épaules.

Les heures passent sans que le ciel ne change. La voûte nuageuse est obscurcie par une pluie continue qui donne l'impression que le temps est immobile. Il paraît interminable à Bastien.

Tout à coup, une voix appelle dans la nuit.

- Par ici !

Les soldats, épuisés, ont enfin atteint leur nouvelle position, la nuit est plus sombre que jamais. Bastien, à bout de force, défait son lourd harnachement et dépose son barda à terre : le matériel de campement retenu par des courroies, la couverture et la toile de tente roulées, le sac contenant des objets de toilette, quelques affaires de rechange et les cartouches qu'il faut conserver le plus au sec possible.

Son épaule tremble. Il a une crampe au mollet.

Bastien et les hommes de sa section sont arrivés à destination. Ils vont pouvoir se reposer un moment dans les abris qui traversent la dernière tranchée. On y accède par une dizaine de marches. Ce sont des réduits noirs. Rectangulaires. Bas de plafond. Sur le sol, il y a un peu de paille sèche. Sur les murs, une sorte de coffrage en bois. Des piquets le long des parois pour accrocher les affaires. Ça sent la terre et le renfermé, mais il y fait sec, ce qui donne une impression relative de chaleur. On peut y allumer une bougie et un réchaud. Bastien et ses compagnons pourront bientôt boire un peu de jus⁵ chaud, ce qui les reconfortera.

Dans quelques heures, ils iront à la rencontre des

5. Jus : café noir.

secours qui viennent pour soigner les blessés et leur apporter du ravitaillement. Peut-être aussi du courrier.

Le courrier...

Chaque soldat attend sa lettre comme un peu de soleil par ces jours froids et sombres. Rien n'est plus important que ces feuillets qui leur sont adressés. Chaque mot est lu et relu, transmettant chaleur affectueuse et vie. Bastien attend une lettre des siens. Il sait qu'elle va arriver un jour ou l'autre. Mais pour certains de ses camarades, sans famille proche, l'angoisse de ne pas recevoir de courrier est quotidienne. Parfois Bastien leur lit des passages de sa propre lettre. D'autres ont une marraine de guerre qui leur envoie un mot et parfois un colis.

- Tu crois qu'il y aura du courrier ? demande Maurice à Bastien.

Maurice est un des amis de Bastien. C'est un grand gaillard moustachu, très brun, dont le caractère optimiste reconforte les autres. Il a trouvé sa « marraine » en passant une annonce dans un journal de la Marne. Depuis, elle lui écrit régulièrement et lui envoie des petits colis : de la confiture, du lait condensé, parfois du chocolat. Le dernier, bien emballé dans une toile cousue, contenait une paire de chaussettes qu'elle avait tricotée elle-même. Maurice ne l'a jamais vue, mais ne peut s'empêcher de l'imaginer : elle est blonde avec des boucles, grande, et elle rit souvent. C'est le portrait qu'il en trace, bien qu'il ne sache encore rien d'elle, seulement son prénom : Laurette.

8

*Bastien et sa section prennent
un peu de repos avant de repartir
à la rencontre des secours.*

Les soldats prennent place comme ils peuvent dans l'abri. Les tours de garde sont organisés. Bastien prend le premier quart, c'est une chance. Il pourra dormir trois heures d'affilée.

Il sait qu'il y a des heures plus pénibles que d'autres pour être réveillé et prendre la relève : ce sont les heures du milieu de la nuit où, alors que l'on vient tout juste de sombrer dans un sommeil profond, on vous secoue fermement, on vous arrache au sommeil qu'il avait été si difficile de trouver. Alors, on ressent une douleur terrible comme si une main vous broyait la poitrine. On croyait s'être réchauffé un peu et, brutalement, le froid vous glace à nouveau jusqu'aux os. Et même pas une goutte de café pour vous aider à prendre le dessus. C'est dans ces instants que certains se révoltent... Et que la tentation de désert⁶ ou de mourir vous saisit. Heureusement, le plus souvent, cela ne dure pas. On se lève, on jette un regard à tous ses camarades recroquevillés dans leur couverture, et on se dit qu'on ne peut pas les abandonner. Qu'on se battra encore ! Bastien, comme beaucoup de ses camarades, espère que la guerre finira bientôt. Car les prochaines batailles seront décisives. La France est sur le point de gagner, pensent-ils. Ils reviendront chez

eux en vainqueur de la bataille de Verdun. Maurice, qui ne doute jamais de rien, en parle à Bastien avant d'aller dormir.

- Encore quelques obus sur les Boches, dit-il à Bastien, et vlan ! On sera chez nous plus tôt qu'on ne croit...

Les soldats se sont installés tant bien que mal, les uns près des autres.

Bastien, debout, adossé aux planches du poste de garde, a pris position.



Les petits rongeurs sortent de leur cachette et pullulent dès que la nuit tombe.

Un silence aussi épais que l'obscurité lui donne l'impression qu'ils sont désormais seuls dans l'univers. Que rien n'existe plus que ce boyau plein de gadoue... de gadoue mais aussi de rats. Car les petits rongeurs sortent de leur cachette et pullulent dès que la nuit tombe. Ils semblent jaillir de nulle part avec leur petit corps allongé et leur longue queue pelée. Les tranchées en sont infestées.

Bastien entend le moindre bruit : ce sont des frottements légers, quelques gémissements, parfois une toux. Là, il entend une exclamation étouffée. Un mouvement se fait sous l'abri. Les rats ont dérangé les dormeurs. Ils furentent à la recherche de quoi manger. Le pain est bien caché, mais les rongeurs se fauillent partout. Bastien, qui a connu une vie rude à la ferme, arrive à les oublier la nuit. Mais d'autres font des cauchemars et hurlent quand ils sentent les pattes des animaux sur leur visage.

Enfin, tout redevient parfaitement silencieux, et quand un camarade prend la relève, Bastien part aussitôt se coucher sous l'abri, et il s'endort d'un sommeil lourd et sans rêves.

*Bastien et sa section arrivent
enfin au lieu de rendez-vous : un camion
de ravitaillement les attend.*

À l'aube, le petit détachement se remet en route. Les soldats progressent lentement mais régulièrement.

Bastien et quelques camarades ont quitté la tranchée avec le lieutenant sur une civière. Ils partent vers l'ouest, là où ils ont rendez-vous avec le camion de ravitaillement et le médecin. Bastien est encore solide sur ses jambes malgré sa blessure qui a du mal à cicatriser. Il soutient un de ses camarades qui boite. Les autres ne valent guère mieux que lui. Le médecin décidera de leur sort.

La marche est lente. Mais l'espoir d'avoir des médicaments, des provisions et peut-être des nouvelles de leur famille les soutient.

Au petit matin, un faible soleil réchauffe l'atmosphère. Le brouillard est moins épais.

Enfin, les soldats entendent un bruit de moteur avant d'apercevoir un camion avec une grande croix rouge. Comme tous ses camarades, Bastien ressent un vif soulagement en le voyant arriver.

Le véhicule brinquebale et s'arrête à côté d'eux. Il en sort trois individus : le chauffeur, le médecin et un autre soldat. En quelques minutes, ils installent une grande tente de toile sous laquelle ils posent des sortes de matelas – en fait, ce sont des housses pleines de paille.

La petite troupe d'éclopés entre sous l'abri.

- Allons, dit le médecin de sa voix rassurante, on s'installe...

Et il s'approche du lieutenant qu'il salue et avec qui il échange quelques mots.

Comme par magie, le soldat du camion pose à terre un petit réchaud et tient au-dessus un récipient d'où s'échappe une incroyable odeur de café !

Pendant ce temps, le médecin est à l'œuvre : il ausculte chacun, soigne les plaies, donne des conseils et des médicaments. Seul le lieutenant ne repartira pas avec les hommes de la section. Sa blessure est sérieuse. Quand le médecin a défait son bandage, il s'est dégagé de la plaie une épouvantable odeur. Bastien a deviné que l'état du lieutenant était plus grave qu'il ne l'avait laissé paraître ; leur adjudant prendra le commandement.

Bastien et ses camarades déballent leurs « trésors ». D'abord les victuailles : des boules de pain, du fromage, des boîtes de singe⁷ en rab⁸ et du café. Sans oublier les paquets de tabac et la gnôle⁹. Et puis il y a les colis et le courrier qu'ils distribueront en regagnant leur tranchée sans chercher à savoir maintenant s'il y en a pour eux. C'est ensemble qu'ils le découvriront. Et si, par hasard, certains colis contenaient du saucisson ou des gâteaux, ils les partageraient en buvant un coup de pinard¹⁰ pour fêter l'événement.

7. Boîtes de singe : bœuf cuit en conserve.

8. En rab : en plus.

9. Gnôle : eau de vie.

10. Pinard : vin ordinaire.



Bastien et ses camarades déballent leurs « trésors ».

Le chauffeur du camion, qui a un fort accent de la région, est un bavard. Bastien, qui va et vient pour répartir les provisions dans les sacs à dos, l'écoute distraitemment jusqu'au moment où le mot chien retient son attention.

- Ouais, mon gars, dit le chauffeur, même les chiens sont des héros dans nos lignes... Celui dont je te parle nous a sortis plusieurs fois du pétrin en transportant des messages quand plus rien ne marchait. Des champions, je te dis ! Malheureusement, le dernier, il n'est pas revenu...

- De quel chien parles-tu ? demande Bastien la gorge serrée.

- C'était un grand animal, costaud, d'une couleur un peu comme le brûlé, enfin roussi quoi... et des oreilles en pointe.

- C'est un chien de quelle race ?

- Ça, je ne peux pas dire...

- Son nom ?

Le chauffeur se dandine d'un pied sur l'autre, regarde Bastien d'un air de reproche comme s'il lui faisait passer un examen.

- Ce que je sais, c'est qu'il est mort en héros, voilà tout, conclut-il avant de changer de sujet.

Bastien en est tout retourné. Et si c'était Mirliton ? Mais il n'a pas le temps de s'interroger plus longuement. Le moment est venu de repartir.

La 1^{re} section reçoit des nouvelles de l'arrière : du courrier pour Bastien, un colis pour Maurice.

- Encore'un colis ! dit Bastien en tendant un drôle de paquet à Maurice, elle pense bien à toi ta marraine...

Maurice a un large sourire. Il attrape le colis et s'éloigne pour l'ouvrir. Bastien, lui, a une lettre. Il s'assoit sur un rondin et l'ouvre. Il reconnaît l'écriture appliquée de son père dont il est très fier. Car c'est ensemble qu'ils ont appris à lire et à écrire. Quand Bastien est allé à l'école, son père, qui n'avait pas eu cette chance, a décidé d'apprendre tout ce que son fils apprenait. L'instituteur, mis au courant, corrigeait des devoirs spécialement préparés pour le père. Grâce à cela, aujourd'hui, Bastien lit avec plaisir les longues et belles lettres de son père.

« Cher fils,

Ta mère et moi pensons à toi chaque jour. Nous avons appris que l'offensive de nos troupes progressait. Tranchée après tranchée, nous regagnons du terrain... Je suis fier de savoir que tu es de ceux-là. Chamery est resté calme ces derniers temps. Nous fournissons des volailles au commandement français de la région. Tu auras bientôt un colis. Je laisse la parole à ta sœur... »

Bastien déchiffre avec indulgence et bonheur l'écriture balbutiante de Louise. *« Tu me manques, écrit-elle avec quelques ratures, je t'ai envoyé Mirliton pour veiller sur toi... »*

Bastien commence à comprendre comment il a pu être en présence de leur chien. Mais, aussitôt, une crainte le saisit. Et s'il était arrivé quelque chose à Mirliton ? Le reste de la lettre lui donne des nouvelles de toute la famille et l'assure une fois de plus de l'affection des siens.

Quand Bastien remet la lettre dans l'enveloppe, Maurice arrive vers lui, à grands pas.



- Devine...

- Quoi ? dit Bastien... le contenu du paquet ?

Maurice hoche la tête.

- Une écharpe assortie aux chaussettes, répond Bastien en plaisantant à moitié.

- Non.

- Est-ce que ça se mange ? interroge alors Bastien.

- Ouais.

- Hum..., dit Bastien, salé ou sucré ?

- Salé, répond Maurice avec un air gourmand.

- Je donne ma langue au chat.

- Un énorme pâté !

Maurice lui met sous le nez une grosse terrine qui dégage une odeur délicieuse de viande parfumée aux oignons.

- Avec le pain frais que tu viens de rapporter, on va se régaler, l'ami !

Leur joie est de courte durée. Des explosions retentissent au loin.

L'adjudant passe parmi eux. Les ordres sont d'avancer et de prendre une tranchée allemande. La section de Bastien va épauler les soldats français qui tiennent leur position là-bas. Il a entendu dire que beaucoup d'entre eux étaient morts, et qu'ils attendaient leur renfort avec impatience.

- On marchera sur eux cette nuit, dit l'adjudant, et demain, au petit jour, on attaquera avec ceux de la 3^e compagnie... Faut pas que ça traîne !

La section de Bastien reçoit l'ordre de prendre d'assaut une tranchée allemande.

Le trajet de nuit est rude. Il n'y a pas une lumière. Il faut être attentif à chaque pas, garder le rythme, rester aux aguets. Maurice ferme la marche. Il est costaud et en bonne santé, c'est lui qui épauler les traîneurs. Enfin, ceux qui ont un gros coup de fatigue !

À quelques mètres de la tranchée, les hommes de la section qui avancent accroupis depuis une dizaine de minutes rampent presque pour se glisser dans le boyau boueux où ils rejoignent les survivants de la 3^e compagnie. Ils prennent position en fonction des ordres que leur lieutenant chuchote. Dès qu'ils seront prêts, l'assaut sera donné.

Bastien et deux de ses camarades sont chargés de foncer vers l'ennemi pendant que leur artillerie enverra des obus.

Des éclairs de feu traversent soudain le ciel soulevant des gerbes de terre. Comme toujours, l'assaut se fait dans une atmosphère de cauchemar. Les obus sifflent au-dessus de leurs têtes, puis éclatent... Des corps s'abattent sur le sol. On fonce vers l'objectif parce qu'on veut gagner, parce qu'on veut en finir, parce qu'on ne peut plus reculer...

De part et d'autre, des vies sont fauchées, des corps sont mutilés...



Des éclairs de feu traversent soudain le ciel soulevant des gerbes de terre. L'assaut se fait dans une atmosphère de cauchemar.

Quand Bastien atteint la tranchée ennemie, il a la surprise de voir que les obus français ont tué l'artilleur allemand et des soldats autour de lui. À quelques mètres de lui, des camarades de sa section le talonnent. Bastien aperçoit son adjudant à qui il fait un signe. Quelques coups de feu suffisent pour se rendre maître des lieux. Les rescapés boches sortent de leur tranchée un drapeau blanc au fusil. Ils sont en piteux état. On les fait prisonniers.

La 1^{re} section prend possession des lieux avec prudence. Bastien et ses camarades viennent de conquérir une nouvelle position.

Mais au moment où Maurice les rejoint, un soldat allemand jaillit de derrière une motte de terre comme un diable de sa boîte. Bastien, qui l'a aperçu le premier, se jette sur Maurice qu'il plaque à terre. Puis, d'un mouvement vif, il se redresse et tire. Un seul coup de feu qui fait mouche. C'est ça la guerre : tuer ou être tué ! Bastien est soulagé mais triste. Cet ennemi, c'était,

comme lui, un pauvre gars, encore plus jeune peut-être, et qu'une famille aime et attend.

- Tu rêves ? lui dit Maurice, t'as le regard vague...

- Non.

- Tu m'as sauvé. C'est ça qui compte, non ? Il n'y avait pas d'autre moyen.

Bastien lui donne une tape sur l'épaule. Maurice a raison. Ici, ils n'ont pas d'autre choix. Ça ne sert à rien d'y penser plus longtemps. Bastien marmonne quelques mots d'une prière que son père lui a apprise et qui finit par « qu'il repose en paix ».

Dans l'après-midi, les vainqueurs sont rejoints par plusieurs camions bâchés.

Les blessés sont chargés pour être soignés à l'arrière, et on fait le point.

Quelque temps après, Bastien et Maurice sont appelés par leur adjudant. Il leur tend un papier. Ils ont chacun dix jours de permission et pourront repartir avec les camions.

- Tu rentres chez toi ? demande Maurice à Bastien, à Chamery ?

- Oui. Et toi ?

- Je vais aller voir Laurette, dit Maurice d'un air un peu solennel qui fait rire Bastien.

- Elle a peut-être... cent ans, plaisante-t-il.

Maurice hausse les épaules et lui tourne le dos. La plaisanterie ne lui plaît pas. Laurette est forcément jeune, grande, bouclée. Mais... Le doute s'insinue en lui. Et si Bastien avait raison ?



Le retour en camion est très long. Bastien a du mal à reconnaître les paysages qu'il traverse. Il n'y a plus que des champs dévastés, des maisons en ruine...

Pendant un moment, épuisé, il somnole malgré les cahots de la route.

Un choc plus fort que les autres l'éveille. Le camion a fait un bond puis a calé. Bastien entend le chauffeur qui pousse des jurons. Après quelques essais infructueux, des bruits de moteur furieux et de la fumée, le camion repart tout de même...

Bastien pense aux siens. À sa mère et à son père. À sa petite sœur Louissette qui a dû changer en quelques mois. Et à Mirliton. Il craint une mauvaise nouvelle. Il a peur que le chien dont le chauffeur bavard lui a parlé, mort en héros, soit leur brave Mirliton. Lui, il pourrait le supporter. Il a déjà vu tant d'horreurs, et a tant souffert. Il s'est endurci. Mais pas Louise, se dit-il, ce n'est qu'une petite fille. La voir pleurer lui briserait le cœur...

Enfin, Bastien reconnaît au loin la rue principale de son village. Il débarque du camion. Après avoir salué ses camarades, il s'avance vers la maison.

- Bastien !

Louise, qui devait guetter les bruits de la rue, s'est précipitée à sa rencontre. Il la serre très fort contre lui.

- Hum..., dit-elle en le regardant avec tendresse mais en le repoussant un peu.

Bastien éclate de rire. Il sait qu'il doit sentir épouvantablement mauvais. La première chose qu'il fera après avoir embrassé les siens, c'est de prendre un bon bain. Il prend Louise par la main et s'avance vers la porte. Que c'est bon de rentrer chez soi ! Il se sent déjà mieux.

Une heure plus tard, baigné, vêtu de linge propre, Bastien partage le repas de fête que ses parents ont préparé : de la soupe de légumes et du poulet. Après avoir mangé, il parlera de la guerre avec son père. Pour l'heure, il raconte ce qui est racontable : les aventures de Maurice qui reçoit des paquets d'une marraine qu'il n'a jamais vue, et dont il ne sait pas grand-chose sinon qu'elle sait tricoter des chaussettes. Mais il n'ose pas parler de Mirliton.

La soirée s'écoule paisiblement. Louise refuse d'aller se coucher. Elle veut rester près de Bastien même si elle a du mal à garder les yeux ouverts car « le marchand de sable » est passé.

Bastien profite de chaque minute. Que c'est bon de ne plus avoir froid, de ne plus avoir peur au moindre bruit, de se laisser aller dans le silence réconfortant de sa maison.

Toc ! Toc ! Deux coups sourds viennent d'être frappés sur les volets.

Le père se lève et se dirige vers la porte. Bastien est sur le qui-vive.

Devant chez eux, un véhicule est garé. Oui ! C'est bien celui du chenil des armées !...

Louise, qu'on ne peut retenir, court voir ce qui se passe dehors.

L'adjudant roux est en train de serrer la main du père. Louise entend « Ce n'est pas grave » et avant que personne ne puisse réagir, elle se précipite vers le camion d'où s'élève une série d'aboiements.

Un militaire ouvre la bâche et Mirliton en un saut rejoint Louise. Ensuite, il va et vient comme un fou sentant l'odeur de ses maîtres tour à tour. Il s'arrête enfin devant Bastien qui lui donne des tapes amicales sur le flanc.

- Il a seulement été blessé à la patte, mais il est guéri. Je vous l'ai amené en permission, dit l'adjudant au père : je vous le laisse...

En cet instant, Bastien comprend ce que c'est d'être parfaitement heureux.

Louise, qui s'est montrée aussi agitée que Mirliton, va embrasser son frère et déclare d'un ton péremptoire : « Voilà, toute la famille est réunie ! »

FIN



Sa permission terminée, Bastien retournera au front et retrouvera Maurice. Ensemble, ils combattront les Allemands pendant encore deux ans.

*Bastien et Maurice seront **démobilisés** quelques jours après l'armistice du 11 novembre 1918.*

Maurice épousera Laurette, sa jolie marraine de guerre. Bastien travaillera dans la ferme de ses parents. Maurice et Bastien resteront amis pour la vie.

Quant à Louise, réveillée chaque matin par Mirliton, elle retournera à l'école du village. Plus tard, elle deviendra institutrice.

